



Jour de Pluie

par

Kaddath

1. Chapitre 1 - Bruine
2. Chapitre 2 - Pluie
3. Grêle



Chapitre 1 - Bruine

La pluie tombait, en cette soirée de mi-novembre, et le froid mordant qui s'était installé annonçait un hiver rude et long. Dehors, les derniers passants se hâtaient de rentrer chez eux, noires silhouettes courbées en deux sous leur parapluie, les yeux rivés au sol comme quelque chercheur d'or fouillant le limon.

Moi, je contemplais cet effrayant tableau de l'humanité depuis la baie vitrée du salon, regardant les gouttes d'eau qui venaient mourir sur la vitre froide, me renvoyant une image de moi-même un peu trouble, celle d'un jeune homme en fin d'adolescence, pas encore tout à fait formé cependant. De longs cheveux bruns que j'avais noués en catogan m'arrivaient aux épaules, encadrant un visage fin aux pommettes saillantes, tandis que mes yeux d'un gris profond attiraient sur moi la curiosité des gens alentour. Mon jean rapiécé me convenait parfaitement, franchement, qui sortirait un vendredi soir dans la pluie avec un froid pareil ? Pourtant, cela faisait une heure que je contemplais la rue ainsi, attendant qu'Hugo se manifeste enfin.

Tous les vendredis, nous avons l'habitude de nous installer chez moi, quand mes parents partaient pour une réunion d'affaires, et me laissaient la maison jusqu'au lendemain après-midi.

A dix-neuf ans, ils considéraient que j'étais quelqu'un de raisonnable, qui connaissait les règles et en qui ils avaient résolument confiance, me laissant quelques libertés. J'avais déjà allumé la console de jeu, Hugo étant un fan de jeux vidéo, ainsi que quelques bières au frais.

Qui est Hugo ? me demanderez-vous. Eh bien, Hugo est un ami de fac, que j'avais rencontré l'année dernière, alors que je passais un entretien pour être admis dans une école d'architecture. Inutile de dire que je m'étais brillamment planté, et qu'Hugo m'avait retrouvé comme désemparé devant la machine à café, fouillant mes poches à la recherche de la malheureuse pièce de dix centimes qu'il me manquait pour pouvoir accéder au liquide chaud tant désiré. Il m'avait longuement observé me tordre dans tous les sens pour faire apparaître comme par magie le disque de cuivre, quand il avait introduit le montant dans la fente et m'avait tendu mon café. Je l'avais remercié, et depuis nous étions inséparables, comme les deux doigts de la main.

Je regardai à nouveau ma montre. Il avait au moins une demi-heure de retard de plus que la dernière fois, j'avais remarqué que le temps d'attente s'allongeait à chacune de ses visites.

Je poussai un profond soupir. J'avais dans l'idée d'aller me faire un thé en attendant le retour de plus en plus improbable de mon ami ; le sifflement de la bouilloire me ferait sans doute un peu de compagnie. Je me dirigeai vers la cuisine, ne prenant aucunement la peine d'allumer les lumières : je connaissais chaque recoin par cœur. Arrivé à mi-chemin du couloir, un bruit me fit pourtant sursauter. Je fronçai les sourcils, absolument certain d'être seul dans l'appartement, mais une sorte de ... reniflement distant démentait cette supposition.

A tâtons, je me saisis d'un outil qui pourrait me servir d'arme en cas de besoin, imaginant déjà une armada de fantômes hurlant à mes trousses. Il fallait vraiment que j'arrête de regarder Shining. Mes mains se refermèrent sur le bâton de marche ornemental appuyé contre le mur de l'entrée, et je me dirigeais vers la source du bruit. Les reniflements - décidément, l'intrus qui les émettait n'était pas discret - provenaient de la cuisine. Resserrant les doigts autour de mon 'arme' improvisée, j'entrais dans la cuisine. Par la fenêtre se déversait la lueur blafarde des réverbères, éclairant une ombre assise à même le sol, appuyée contre le frigo.

− Qui est là ? demandai-je. A mon grand soulagement, ma voix ne tremblait pas. De toute façon, cette personne n'avait pas l'air dangereuse.

Je trouvai l'interrupteur, et l'allumai. Une lumière crue se déversa du néon, éclairant la silhouette d'Hugo. J'en lâchai mon bâton.

Assis contre le frigo, le bas de son jean maculé de boue laissant goutter de l'eau sur le linoléum bleu, il avait l'air hagard et complètement perdu de celui qui vient de tout perdre en très peu de temps.

− Hugo ? murmurai-je.

En poussant un juron, je m'accroupis pour être à sa hauteur. Il releva les yeux vers moi, vitreux et aux pupilles légèrement dilatées. Je remarquai qu'il tenait à la main une bouteille de ce qui semblait être de la liqueur, au vu de la forte odeur qui s'en dégagait. Hugo n'avait jamais été réputé pour tenir l'alcool.

Je posai une main sur son bras. Il était trempé de la tête aux pieds, et grelottait un peu. S'il restait ainsi, j'aurai un mort sur la conscience avant le lendemain matin. − Hugo, viens te sécher, chuchotai-je.

Il sursauta au son de ma voix, et rechigna à se lever, mais finalement me suivit sans un mot.

Dans la salle de bain, je lui tendis une serviette, et disparus dans ma chambre afin de lui ramener un sweat propre. Hugo était un peu plus grand que moi, mais c'était pour le moment le cadet de mes soucis.



En retournant dans la salle de bain, je le trouvai torse nu en train de se sécher les cheveux.

− Je vais faire du thé, attends moi dans le salon, lui ordonnai-je sèchement.

Il marmonna un vague ' oui ' ; mais je lui avais déjà claqué la porte au nez. Moi qui pensais passer une soirée tranquille à jouer aux jeux vidéo, je devrais jouer les épaules sur qui pleurer. Enfin pleurer... je n'avais jamais vu Hugo pleurer. Même le jour où il avait dû enterrer son chien, il n'avait pas versé une larme, alors que ces deux là vivaient ensemble depuis six ans. Mais avec Hugo, il fallait se préparer à en voir des vertes et des pas mûres.

Je mis de l'eau à chauffer, réfléchissant à ce qui avait pu amener l'inébranlable Hugo à cet état. Le sifflement de la bouilloire me tira de mes pensées, et je servis deux tasses de thé. Dans le salon, Hugo était assis sur l'un des canapés, toujours torse nu, et les cheveux ébouriffés comme le plumage d'une chouette un jour de grand vent. Il avait l'air un peu plus alerte que lorsque je l'avais découvert sur le sol de ma cuisine vingt minutes plus tôt, mais toujours aussi échevelé. Je lui tendis sa tasse, qu'il prit avec reconnaissance. Je m'installai à mon tour près de lui, veillant à ce qu'il ne fasse pas d'autres bêtises.

Aucun de nous n'osait dire quoi que ce soit, je décidai donc de rompre la glace, étant donné qu'il ne ferait certainement pas le premier pas.

− Comment es-tu rentré ?

Il me regarda par-dessus sa tasse.

− J'ai un double des clefs que tu as oublié de me redemander depuis au moins un mois.

Ah. Oui. Il est vrai que je suis assez négligent avec ces petites choses là.

Ses cheveux châtain lui arrivaient aux épaules, lui donnant l'aspect d'une auréole flottant autour de sa tête. Soudain, sans que je pusse prévenir le moindre mouvement, il se leva et se dirigea lentement vers moi. Il titubait, de sorte que cet idiot, qui n'avait pas pris la peine de poser sa tasse, renversa quelques gouttes de thé brûlant sur son pied nu. Il se mit brutalement à danser une sorte de gigue, et je ne pus m'empêcher d'éclater de rire devant sa mine déconfite. Je me levai temps pour lui reprendre la tasse des mains, et la posai autant que possible hors de sa portée. C'était sans compter son équilibre quelque peu altéré. Il se prit les pieds dans les franges du tapis, battit désespérément des bras pour retrouver sa stabilité, échoua lamentablement et s'étala de tout son long sur moi. Je grognais, le souffle coupé et l'esprit trop confus pour pouvoir émettre un autre son.

− Hugo. Tu pèses une tonne.

A quelques centimètres de mon nez, les prunelles vertes pailletées d'or de mon ami me lancèrent une vague interrogation silencieuse. Je pouvais apercevoir mon reflet dans ses pupilles, et je déglutis. Je ne m'étais encore jamais retrouvé aussi près de lui. Surtout dans cette position quelque peu... inhabituelle.

− J'avais un truc à te dire, Daniel.

Oula. Ça sonnait comme quelque chose de grave.

− Jusqu'à présent, nous avons toujours été amis n'est-ce pas ? continua-t-il. Pourtant...

− Tu es sûr que tu n'as tué personne ? demandai-je. Hugo qui n'est plus certain de ses affirmations, il y avait anguille sous roche.

Il m'examina pendant les cinq secondes les plus gênantes de ma vie. Un mince sourire étira ses lèvres, lui donnant un aspect canin quelque peu bizarre.

− Les yeux gris, ça te va beaucoup mieux tu sais. Tes lentilles marron étaient fades et quelconques.

Sa voix n'était plus qu'un murmure ténu, et son souffle chaud me chatouillait le menton. Quelques mèches de cheveux venaient placidement effleurer mon front, et je me rendis compte à ce moment là que j'avais cessé de respirer depuis au moins une minute. Lui n'avait toujours pas bougé, se contentant de pencher la tête de côté, comme un savant aurait observé un spécimen intéressant.

Mal à l'aise ? Moi ? Mais évidemment !

− Hugo, je crois que tu as trop bu. Et pardonne-moi si je me trompe, mais tu ne t'es pas vraiment fait une réputation de dur à saouler.

− Je tiens mieux que ce que l'on pense, ricana-t-il. Soudain, sans prévenir - ça commençait à devenir une habitude ? - il nicha sa tête dans mon cou. Ses mèches de cheveux contre la peau nue que laissait entrevoir mon T-shirt à manches longues me faisaient des frissons. Je ne l'avais encore jamais vu aussi quémendant en contact humain. Puis, un tressaillement au niveau de sa poitrine m'étonna : d'étranges soubresauts le parcouraient sur toute la partie supérieure du corps, on aurait dit qu'il... riait. Mais c'était plus un rire nerveux - ou un aboiement, au choix - qu'un rire de joie.

− J'aurais dû te le dire avant, Daniel. Ça peut sans doute te paraître bizarre.

− Je ne vois vraiment pas ce qu'il peut y avoir de bizarre ce soir, marmonnai-je, suffisamment bas pour qu'il ne puisse pas m'entendre.



Il se redressa à nouveau sur les coudes, cette fois à quelques millimètres à peine. J'avais la désagréable impression que mes entrailles se tortillaient dans tous les sens, comme des serpents, et mon coeur battait la chamade. Son halène piquante m'arracha une légère grimace. Il avait l'air d'avoir besoin de réconfort, je le tapotai donc maladroitement du plat de la main dans le dos. Pathétique. Je pouvais passer sur vidéo gag, et gagner le premier prix.

− Tu sais que tu es beau ? remarqua-t-il, sur le ton de celui qui parle de la pluie et du beau temps.

Houston. Nous avons un (sérieux) problème.

− Hugo, lève-toi maintenant. Arrête de raconter des bêtises. Vas te coucher, tu n'es pas dans ton état normal, répliquai-je.

Le plancher commençait à devenir inconfortable, et je bougeai un peu tentant de trouver une position un peu plus agréable, malgré les soixante-dix kilos que j'avais sur le ventre. Lui, au contraire, s'approcha davantage, tant et si bien que je pouvais distinguer chacun de ses cils blonds, chaque tache de son qu'il avait sur les joues. Son sourire mutin ne fit que s'élargir encore.

− Au contraire, chuchota-t-il. Je me sens beaucoup mieux, maintenant.

J'avais du mal à respirer. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Les os de ma cage thoracique avaient bien du mal à retenir mon coeur affolé, et ma gorge était aussi sèche que la Vallée de la Mort à quinze heures de l'après midi.

Et là, je le vis. Avant qu'il ne s'exécute, je sus ce qu'il allait faire. Avec douceur, il combla les quelques millimètres qui nous séparaient, et instinctivement, je tentai de passer à travers le plancher. Inutile, évidemment. J'attendais encore un miracle de Noël, c'est pourquoi je me contentai de fermer les yeux, priant pour que je me réveille, parce qu'évidemment, il s'agissait d'un rêve, ces choses là n'existaient que dans les films et les cauchemars, parce qu'enfin, il fallait voir les choses en face, Hugo ne pouvait pas, il n'était pas, il...

Oh. Oh.

Oh ? Oh !!

Apparemment si, il pouvait.

Je rouvris les yeux. Le contact de ses lèvres douces et chaudes contre les miennes était on ne peut plus surprenant. Étranges, plus rêches que celles d'Émilie, avant que celle-ci ne me plaque pour le capitaine de l'équipe de rugby de la fac, mais suaves, et lisses...

Ah. Mon coeur s'était calmé, il avait même disparu.

Puis, aussi légèrement qu'un papillon qui s'envole, Hugo décolla ses lèvres. J'espérais sincèrement pour lui qu'il prendrait aussitôt un air tétanisé, qui me donnerait moins envie de le réduire en chair à pâtée. Il trouva bien sûr le moyen de me décevoir encore une fois.

− Je t'aime, Daniel.

Retour du coeur, plus vivant que jamais !

Pardon ? Mais ils étaient tous devenus fous dans ce pays ou quoi ? J'allais faire une pétition afin d'interdire la vente de liqueur!

Vous avez tous mal entendu, et moi avec. Les gouttes de pluie qui s'écrasent bruyamment contre les vitres vous ont induit en erreur, voilà tout. J'avais un super plan : nous allions nous lever - pourquoi était-il installé sur moi déjà ? - nous allions prendre la boîte d'Efferalgan, les descendre avec de l'eau de javel, mettre la tête dans le four et nous exploser la cervelle.

Très bon plan. Très astucieux. Je devrais me féliciter plus souvent.

− Depuis notre première rencontre, je n'ai eu de cesse de te regarder. Je croyais que c'était juste de l'amitié, mais non... c'est beaucoup plus que ça.

Cette fois, mes entrailles étaient redevenues solides. Un peu trop, même, elles étaient en plomb et béton armé à présent.

− Je suis gay. Je ne l'ai découvert que depuis quelques mois. Et je t'aime.

− C'est un rêve ? Lui demandai-je, un peu stupidement je l'avoue. Pourquoi moi ? Je n'arrivais même pas à m'en offusquer. Mon cerveau n'avait pas encore digéré l'information. Il n'en était encore qu'à l'étape : ' Hugo m'aime ? Tiens donc. Qu'y a-t-il au programme ce soir ? '

Je levais les yeux vers lui. En effet, ses prunelles couleur orgeat, presque vert rizière, avec leurs taches de soleil, avaient de quoi semer la confusion chez quiconque croisait leur regard.

Alerte rouge ! Je répète : Alerte Rouge ! Votre cerveau s'autodétruirait dans trente secondes ! Veuillez procéder de toute urgence aux mesures de sécurité, et évacuer immédiatement le corps de Daniel Malkovitch !

Je fis taire la voix off de Dark Vador dans ma tête.

Il me fit un pauvre sourire, déjà résigné à ce que je le repousse définitivement. Il faisait mine de se relever lentement, cherchant peut-être encore une lueur d'espoir dans mes yeux couleur de pluie.



J'ignore pourquoi je le reteins. Mais lorsqu'il fit mine de me donner un autre baiser, cette fois... je tentais de ne pas le repousser.



Chapitre 2 - Pluie

J'ignore pourquoi je le reteins. Mais lorsqu'il fit mine de me donner un autre baiser, cette fois... je tentai de ne pas le repousser.

Ce vendredi là demeure l'un de mes plus beaux souvenirs, le jour où tout a basculé et est devenu possible. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pris conscience d'être moi et d'exister.

Et cette seule idée de me savoir vivant et de respirer, me paraissait merveilleuse. Ce souvenir est un baume sur mon cœur quand j'ai mal.

Aujourd'hui j'ai mal.

Dans le grand jardin aux allées bien entretenues, il n'y a pas âme qui vive. A part la mienne, peut-être, et encore. J'ai l'impression que le moindre souffle d'air va me la mettre à vif, la tailler en pièce et l'éparpiller aux quatre vents. Il suffirait d'un rien, pour que je m'écroule.

Le ciel est voilé d'épais nuages sombres. Les mêmes qui pèsent sur mon cœur comme une chape de brouillard. Un jour de pluie.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté ici. Une raideur dans les muscles de mes jambes me rappelle que cela fait...longtemps que je suis assis sur ce muret de pierre. Une seule chose est sûre : demain, deux ans se seront écoulés depuis ce vendredi là.

Déjà.

Comme le temps passe vite. C'est peut-être mon plus grand regret. Que le temps soit passé aussi vite, sans que je n'aie pu le retenir.

Oui. Je regrette tellement.

Il faut que je rentre, à présent. De toute façon, Hugo ne sera plus jamais aussi loin de moi qu'il l'est maintenant. Il est trop tard.

Le corps chaud d'Hugo pesait de tout son poids sur le mien, à tel point que j'avais l'impression que j'allais passer au travers du plancher, avec la sensation désagréable que des échardes me vrillaient les omoplates et m'engourdisaient les épaules.

Malgré cette position plus qu'inconfortable, je restai tétanisé, incapable de bouger ne serait-ce qu'un doigt, grisé par ce déluge de sensations à la fois si nouvelles et si familières. Son souffle chaud parcourait mon visage, ma nuque, ma gorge, laissant des baisers rapides le long de ma joue, contournant mon nez pour finalement se perdre dans le renflement de ma paume d'Adam.

Ses mains exploraient mon torse, ses doigts frais passaient sous mon pull et caressaient la peau chaude de mon abdomen, tant et si bien qu'un long frisson prit naissance à la base de mon cou et se propagea jusqu'au bas de mon dos. On aurait pu croire que mon cœur essayait à tout prix de quitter le navire, s'écrasant bruyamment contre les parois de ma cage thoracique.

J'en avais le souffle coupé, et lorsque j'inspirai pour reprendre une goulée d'air, la langue d'Hugo s'y infiltra. Je n'avais jamais été embrassé ainsi. Il y avait à la fois de la bestialité, de la soif de désir, et une certaine douceur ; l'alliance bizarre de l'amour sauvage et de l'attention la plus prononcée, le mélange sincère de l'affection mutuelle, du respect et de la découverte de l'inconnu.

Quelque chose avait cédé en moi, une porte qui jusque là avait demeurée cachée. Un déclic s'était produit, le déclencheur d'un nouveau symbole et d'un nouveau phénomène.

Mon cœur battait la chamade, propulsant mon sang à une vitesse fulgurante dans mes veines, faisant naître à l'extrémité de mes doigts des fourmillements agaçants.

J'étais électrisé, et mon un conflit intérieur naissait entre mon corps et mon cerveau, le désir à la fois de continuer contre la voix de la raison qui m'indiquait en néons rouges clignotants : ATTENTION DANGER.

Regardez- moi ça. Le petit Daniel en pleine crise d'identité.

Pathétique.

C'était donc ça, s'accepter. Faire un bond en avant et franchir un gouffre dont on n'aurait jamais connu l'existence qu'au dernier moment ? Maintenant, je ne pouvais que prendre mon courage à deux mains, et sauter.



Dur.

Les mains de Hugo descendaient de plus en plus bas, se rapprochant dangereusement de l'endroit fatidique, passant le long de mon abdomen, et descendant jusqu'au niveau des cuisses et...

Mon pantalon commençait à devenir bizarrement étroit. Tout convergeait vers le bas de mon corps, et mon souffle se faisait erratique.

Stop. Temps mort ! Arrêt de jeu !

Tout allait trop vite. Je devais prendre une décision qui changerait radicalement mon existence maintenant, et il me fallait du temps. Je ne savais pas encore si j'étais prêt tout de suite à faire un acte qui transformerait toutes mes convictions et mes suppositions pour le restant de mes jours, ou si je devais attendre encore un peu. Il me fallait encore du temps.

− Hugo. Arrête un peu s'il te plaît.

Il n'avait pas l'air conscient du trouble qui m'avait saisi, et ses lèvres continuaient à rechercher les miennes avec ardeur. Son poids commençait sérieusement à se faire ressentir. J'étais sûr d'avoir des échardes enfoncées dans le dos, qu'il faudrait probablement retirer à la pince à épiler.

** Note pour plus tard : Acheter un tapis, ou faire poser de la moquette **

Je le repoussai avec un peu plus de conviction, et enfin, il consentit à lever les yeux vers moi. Je savais que je devais être rouge comme un poivron trop mûr, les yeux brillants de larmes aussi sans doute, bref, un tableau pas vraiment flatteur, mais je m'en fichais à cet instant là comme de ma première paire de chaussettes − avec un motif de Winnie l'Ourson si je me souviens bien - mais là n'était pas la question.

− Ce n'est pas toi, Hugo, soufflai-je. J'ai juste besoin ... de plus de temps. C'est tellement... bizarre.

Je ne m'étais vraiment pas attendu à ce que la situation m'échappe à ce point.

Mais je savais que je me mentais à moi-même.

' Que la situation ne m'échappe ' : c'était risible. La situation m'échappait toujours, que ce soit pour une histoire de coeur ou d'études mal choisies. Bizarrement, j'avais aussi l'impression de jouer la victime.

' Et si... '

La voix était revenue, mais étrangement, elle avait pris les intonations que j'aurais plutôt imaginées pour ... Yoda.

Là, je crains.

' Pour une fois, lâcher prise tu devrais '.

Ok. Je devais vraiment arrêter mon délire ' tous les personnages de tous les livres/films sont devenus réalité '.

Je ne savais pas quoi faire. Pourtant, il fallait prendre une décision maintenant, ou demain nous y serions encore.

Le problème de cette histoire était qu'Hugo me prenait au dépourvu. J'aurais dû faire un peu plus attention à toutes ses manies, ses faits et gestes. Je ne me serais jamais douté qu'une telle chose aurait pu se produire un jour.

Je ne voulais pas qu'il arrête pourtant, je voulais sa bouche, ses lèvres, ses mains... je voulais qu'il continue à m'explorer en douceur, en faisant naître tous ces frissons qui descendaient le long de mes vertèbres.

Et en même temps j'étais terrifié. Terrifié de ce que les conséquences de cet acte auraient sur ma vie en général, les répercussions qui s'ensuivraient. Et surtout j'avais peur de n'être plus celui que je pensais être. J'avais toujours eu des convictions, et cette situation les faisait voler en éclats. Et je ne voulais pas sortir de mon lit douillet, avec toutes ces pensées rassurantes et faites sur mesure, qui me permettraient de vivre dans un monde où les limites seraient clairement établies, et une norme constante obligatoirement respectée par la population.

Wow. Minute. J'étais en train de constater que je préférais un monde stéréotypé où une poignée de gens décideraient du mode de vie de la majorité, prônant le conformisme et le moulage, et reléguant la diversité au rang d'anomalies, plutôt qu'un monde où la liberté de choisir serait notre plus grand trésor.

− Avoues que tu ne détestes pas ça.

Le murmure d'Hugo me tira de cette plongée intérieure. Non. Non il avait raison, je ne détestais pas ça. Mais je ne l'aurais avoué pour rien au monde.

Et puis j'en avais pour une fois assez de commander ma vie. Je savais que cette journée allait changer bien des choses, et je voulais ressentir cette impression de nouveauté, de découvrir enfin un autre monde. Une autre vision des choses. Il fallait seulement que je réussisse à admettre l'inadmissible, ce qui aurait été impensable à peine quelques heures auparavant.

− Qu'est-ce que ça changera dans nos relations ? lui demandai-je.

Je n'avais aucunement l'intention de le perdre de vue après ça. Pour moi, il resterait toujours Hugo, même si les



rapports entre nous seraient peut-être un peu plus tendus, notamment pour certains sujets quelque peu délicats.

− Pourquoi devraient-elles changer ?

Il ne semblait pas comprendre pourquoi je posais la question. Chez lui, tout était toujours simple, et le mot d'ordre était que dans la vie il y avait une solution à absolument tout.

Impitoyable.

Comment lui expliquer quelque chose qui ne semblait même pas lui effleurer l'esprit ? Mon sentiment de gêne peut-être ? Ou le fait que tout ça était trop soudain et trop nouveau pour moi ?

J'avais bien sûr quelques notions, j'étais certes stupide, mais pas à ce point. Qui n'avait pas vu le secret de Brokeback Mountain ?

Mais la réalité était toute autre. La réalité était que j'avais la frousse, je savais que quelque chose changerait dans mes rapports aux autres. Je n'aurais plus le cocon confortable dans lequel je m'étais vautré toute ma vie sans me poser de questions, maintenant il faudrait que je sois le seul à assumer mes choix, à prendre mes propres décisions; en clair je devais grandir.

Et je devrais le faire seul.

O monde cruel.

− Hugo. Tu es sûr que tu ne veux pas retourner avec Léna ?

Il se redressa de toute sa hauteur (sept centimètres de plus que moi exactement) et haussa un sourcil, ce qui avait le don de m'agacer prodigieusement.

Fini l'impression de chaleur se répandant le long de mon corps, envolée la magie de l'instant. Il ne restait que le goût amer de l'adrénaline et celui de la peur dans ma bouche asséchée.

− Léna n'a jamais été aussi intéressante que toi.

Il me fit le coup du sourire ' spécial Colgate ', pendant que je détournai le regard. Si mes joues devenaient un peu plus rouges encore, elles exploseraient.

Il me tendit ensuite une main que j'acceptai, et me hissa jusqu'à lui. Puis, sans même me demander mon avis, il me prit par la main pour m'entraîner vers le canapé, ou il s'affala avec la grâce d'un phoque.

Ce qui vaut toujours mieux que la grâce d'un paresseux, me direz-vous.

' Et maintenant ? Lâcher prise tu vas ? '

Je m'abstins de répondre à Yoda pour le moment. Il fallait d'abord que je me fasse à l'idée que deux choses incroyables étaient en train d'arriver :

I /Hugo était gay, il m'aimait et voulait me le prouver. Ok.

II/ Ma conscience était apparemment un maître Jedi à la sagesse incommensurable.

Moins Ok.

C'est officiel. Je n'étais plus moi-même.

Et ce n'était pas une sensation trop désagréable.



Grêle

Et ce n'était pas une sensation trop désagréable.

Aujourd'hui, Hugo, je te hais. Je te hais tellement que j'aurais souhaité t'écarteler vivant, te faire aussi mal que tu m'en as fait. T'humilier devant tout le monde, te faire passer les pires jours de ta vie, à tel point que tu n'oserais plus sortir le bout du nez dehors. J'en rêve. Tu n'imagines pas à quel point ça me ferait du bien de te voir souffrir.

C'est puéril, je sais. La vengeance. C'est ainsi qu'on appelle ce sentiment de satisfaction personnelle, lorsqu'on se complaît à imaginer l'autre endurer les pires tourments, et que dans mon imaginaire je souriais avec délectation de toutes tes mésaventures. Si tu savais...

J'aimerais te pourfendre avec un couteau mal aiguisé, et t'arracher le coeur comme tu m'as arraché le mien.

Je te hais. Je te hais de m'avoir tant donné, et tout repris en l'espace d'un jour. Pourquoi ? Pourquoi m'avoir autorisé à rêver, à me promettre autant de bonheur, autant de joie ? Tu as été le premier à m'enseigner qu'une promesse est une promesse. Et qu'une promesse ne se brisait jamais.

Apparemment, si.

Je te hais.

Je répète ces mots comme une litanie depuis maintenant un mois. Je n'arrive pas à oublier, encore moins à pardonner. Et pourtant je sais que ce n'était absolument pas de ta faute. J'avais éprouvé pour toi l'amour le plus pur, et maintenant je nourris à ton égard la plus féroce des haines. Comment cela se peut-il ? Toi que j'aurai plus chéri que quiconque sur terre.

Tu m'empêches de dormir. Je ne t'ai rien demandé, et pourtant, tu trouves encore le moyen de me mettre en pelote, car tout me rappelle ta présence. Le moindre petit objet, la moindre couleur, le plus léger rire me rapporte à ton beau souvenir.

Pourquoi ? J'aurais voulu le hurler au monde entier, demander justice à quelqu'un, le Seigneur, les lutins voleurs de chaussettes, les trèfles à quatre feuilles, n'importe qui ! Hurler jusqu'à ce que quelqu'un ou quelque chose, dans les hauteurs puissent enfin m'entendre et m'apporter un semblant de réconfort. Mais les immensités étoilées sont et demeureront toujours silencieuses, et je crois que je ne me suis jamais senti aussi idiot, aussi désespéré, que lorsque je me mets à implorer les astres.

Je te hais. Si je pouvais seulement te détruire comme tu m'as détruit... ce serait tellement... apaisant.

Pourtant... je ne peux ignorer tout ce que tu m'as donné. C'est injuste et puéril de te rendre responsable de mon ressentiment, et de mon désespoir. Mais c'est tout de même de ta faute.

Tu étais le jaune de la lumière qui ensoleillait mes journées. Tu étais la couleur bleue de mon océan personnel, le vert qui donne vie à mon paysage. Tu étais le rouge sanglant qui borde mes horizons de colère, le gris contemplatif de ma vérité. Mais aujourd'hui, Hugo, tu es le marron de la merde de chien que j'écrase sous mes semelles.

Quel gâchis.

−Maman, maman regarde ! Regarde, c'est Daniel ! Daniel, Daniel !

La voix fluette de Lucy me tira de mes pensées. Dans la rue menant jusque chez moi, que j'avais empruntée sans même m'en rendre compte - après avoir délibérément marché toute la matinée - madame Bern, ma voisine de palier, sortait apparemment faire des courses avec sa fillette de cinq ans, que j'avais l'habitude de garder depuis qu'elle en avait deux. Je les saluai d'un signe de la main, et me penchait afin d'attraper Lucy et de la faire tourner dans les airs, comme un hélicoptère humain. Elle laissa échapper un grand rire, des mèches blondes tournoyant autour de son bonnet de grosse laine bleue. Elle était plutôt grande pour une enfant de cinq ans, avec des joues rouges et rebondies comme deux fruits juteux, et ses grands yeux verts. Mon sourire chavira un instant.

− Daniel, Daniel, on va à la ferme ! C'est chouette hein ? On va à la ferme ! Maman est-ce que je pourrai caresser un lapin s'il y en a ?

Madame Bern se trouvait à présent à notre hauteur. C'était une femme avenante, de nature calme et tranquille. Je la connaissais depuis cinq ans maintenant, elle avait été la première à nous accueillir dans l'immeuble lors de l'installation de mes parents.

− Oui ma chérie, bien sûr que tu pourras donner à manger aux lapins. Daniel, comment allez-vous jeune homme ?



− Madame Bern. Je vais bien, vous savez. Merci.

Elle savait ce que je devais ressentir, sans doute mieux que moi-même. Elle aussi avait connu mon cher Hugo. Il ne lui était pas resté indifférent avec son exubérance, son rire, et sa façon de toujours voir le bon côté des choses. Il était l'élément qui apportait un peu de piquant et d'exotisme à nos vies bien rangées, quelqu'un qui s'étonnait de voir un ciel bleu quand cela nous apparaissait à nous comme étant une banalité incomparable. Elle savait aussi à quel point nous étions proches, tous les deux. Ce n'était pas bien compliqué, elle était la tante de Léna, celle qui était censée être sa copine officielle avant moi.

− J'imagine que vous devez être très occupé en ce moment, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à nouveau. Madame Bern savait aussi déchiffrer les sentiments des gens. Elle faisait sans doute allusion au fait que je ne venais pas les voir plus souvent, elle et Lucy.

− Oui, en ce moment, j'ai beaucoup de choses à faire.

En un sens, ce n'était pas tout à fait faux. Mais la vérité était beaucoup plus simple : je ne voulais pas voir aussi souvent les yeux de Lucy. Ils étaient trop semblables aux siens.